

Apport féminin et champ de la psychanalyse

Jean-Guy Côté

Volume 21, numéro 2, automne 1994

Les femmes et la société nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Côté, J.-G. (1994). Apport féminin et champ de la psychanalyse. *Philosophiques*, 21(2), 405–416. <https://doi.org/10.7202/027282ar>

Résumé de l'article

Cet article propose un lien entre le discours féministe et la perversion. Dans un monde où le sujet pervers est Maître, le réel est anticipé de façon à satisfaire les besoins primaires. Mais la réalité est tout autre, lorsqu'une femme se pose, ou s'oppose, d'une façon plus spontanée, et vient compromettre la quête du pervers : d'objet, dans un monde qui l'assujettit, elle devient sujet. Elle secoue ainsi l'édifice masculin, non sans heurt, car une certaine forme de violence s'impose alors que l'objet résiste. Ce scénario ne fait que rendre manifeste ce que nous savions déjà sur l'agressivité inhérente au rapport pervers. Ce qui a néanmoins comme conséquence d'offrir une autre possibilité de discours qui, d'un point de vue éthique, s'impose à nos sociétés occidentales pour sortir de la perversion et du Même.

Apport féminin et champ de la psychanalyse

par
Jean-Guy Côté

RÉSUMÉ : Cet article propose un lien entre le discours féministe et la perversion. Dans un monde où le sujet pervers est Maître, le réel est anticipé de façon à satisfaire les besoins primaires. Mais la réalité est tout autre, lorsqu'une femme se pose, ou s'oppose, d'une façon plus spontanée, et vient compromettre la quête du pervers : d'objet, dans un monde qui l'assujettit, elle devient sujet. Elle secoue ainsi l'édifice masculin, non sans heurt, car une certaine forme de violence s'impose alors que l'objet résiste. Ce scénario ne fait que rendre manifeste ce que nous savions déjà sur l'agressivité inhérente au rapport pervers. Ce qui a néanmoins comme conséquence d'offrir une autre possibilité de discours qui, d'un point de vue éthique, s'impose à nos sociétés occidentales pour sortir de la perversion et du Même.

ABSTRACT : This paper proposes an explanation for the resistance to feminist discourse, by linking it to perversion. In a world in which the perverse subject dominates, reality is apprehended with the sole satisfaction of primary needs in view. Now such a « reality » becomes wholly transformed so soon as a woman spontaneously asserts — or opposes — herself, for she appears to compromise the perverse subject's quest; hitherto an object in a subjecting world, she becomes a subject herself. She thus rocks the masculine structure, with resulting clashes, since some degree of violence is inevitable in the face of resistance. This scenario merely manifests what was already known about aggression as endemic to perverse relations. From an ethical point of view, however, new possibilities are thus opened up by a discourse which ought to help our Western societies to escape from perversion and Sameness.

Mon but est de montrer que le discours féministe est une ouverture sur la perversion, et qu'il existe pour contrer ce discours qui menace la vie humaine, le déni dans la perversion étant déni de la vie, négation de la différence et de l'altérité. Par conséquent, il est urgent que la femme se pose comme sujet pour que le petit animal humain renoue avec son être et le contemple, au lieu de résister à toute expression de l'être. Je pense que la femme est la seule « voix » possible pour réussir à s'opposer au discours dans la perversion.

Le discours féministe non seulement prépare le terrain au sujet féminin, mais fait apparaître une situation inquiétante pour l'espèce humaine. Son apport est doublement fondamental. Premièrement, parce qu'il remet en question le discours phallique, faisant ainsi apparaître l'attitude puérile de l'homme occidental. Ce retour à un stade de développement plus archaïque n'est pas étranger à la perversion, ce qui se traduit dans la réalité par le maintien du rapport de force dont le moteur est l'agressivité, mal balisée, introjectée et/ou projetée. Deuxièmement, parce qu'il offre à une femme de se poser comme sujet pour une restructuration des rapports humains. Ce mode d'actualisation est cependant transitoire et renferme des dangers dont le plus important est sans doute la violence faite aux femmes, puisque l'agressivité chez l'enfant n'arrive pas à trouver une expression saine, n'étant jamais contrôlée par le Moi qui, dans la perversion, n'a pas réussi à se constituer d'une façon adéquate.

Le discours féministe s'est acharné à détruire depuis au moins cinquante ans la suprématie du masculin. Et il a réussi manifestement à faire ressortir certains éléments destructeurs du système actuel. Je mettrai en évidence l'un de ces éléments qui est la cause du malaise et de tous les maux dans le discours actuel : le rapport *exclusif* de l'enfant avec sa mère, imposé à l'enfant comme effet du discours phallique qui tient à conserver intact ce rapport essentiel. Nous verrons qu'aujourd'hui ce rapport est non plus exclusif à la mère, parce qu'il tend à se maintenir au-delà des limites de l'enfance, mais « *sein-biotique* ». En effet, c'est à partir du moment où la femme se pose comme sujet que nous sommes en mesure de constater le mieux dans quel état l'enfant est laissé, alors qu'il est mal préparé à assumer les réalités de la vie, car lorsqu'il est confronté à la vie adulte, c'est à ce moment qu'il est le plus désarmé, se sent le plus abandonné, conséquence du rapport symbiotique. Je ne dis pas que la femme ne doit pas se poser comme sujet : au contraire, je pense qu'il est urgent qu'elle le fasse, mais qu'elle le fasse en maintenant un tiers élément, pour empêcher l'accès entier et immédiat à la mère, comme c'est le cas dans la perversion.

Il sera donc question du rapport à la mère. Certains pourront penser que c'est encore « la faute de la mère » mais, dans ma fiction de la réalité familiale, je n'impute à personne la responsabilité de tous les maux, car le père, la mère, le fils ou la fille participent tous à l'entreprise commune qu'est la famille, intrinsèquement prédéterminée par le langage ou la culture dans laquelle elle émerge. Je reste néanmoins sensible au fait que j'y projette ma propre subjectivité puisque, étant moi-même un être sexué, il est impossible d'échapper aux contradictions en apparence inhérentes aux questions que je me pose, car elles sont, dans le cas qui nous occupe, le fruit d'un inconscient plutôt manifeste, projeté et actualisé, habilement mis en scène dans la perversion, résultat d'une sexualité très archaïque, terre jeune et vierge, non habitée encore par une parole, seul endroit où les contraires s'accrochent et vivent en harmonie.

Justification de l'hypothèse perverse

Je pense que le rapport d'exclusivité à la mère provoque le maintien de comportements agressifs/dominants, comportements qui s'insèrent dans nos mœurs et attendent la venue de l'enfant, pour qui il est de plus en plus difficile de faire le deuil du manque maternel.

C'est par un retour à un stade précoce du développement, stade préœdipial, discours antérieur au discours sur la différence des sexes, que notre sujet s'assure d'une présence de la mère pour pallier le manque réel. Ce retour en arrière assure l'enfant d'une présence permanente de la mère, mais le laisse avec tous les sentiments ambivalents associés à ce lien. C'est pourquoi, chez les deux sexes, la tendance agressive est également manifestée. Elle résulte des sentiments ambivalents envers la mère, faciles à reconnaître au niveau du discours ou de la sexualité dans les sociétés hautement industrialisées. Car cette agressivité est morcelante, projetée au-dehors.

Imaginons un instant que le discours pervers soit un discours qui maintienne l'organisation sociale dans un fonctionnement primaire, infantile, où l'on voit apparaître une diversité de comportement puérils : quelles seraient les conséquences d'un tel mode d'actualisation ?

Dans un tel univers, ce qui est inquiétant, c'est l'omniprésence du corps morcelé et de l'agressivité qui l'accompagne. Le dépeçage devient spécialisation. En médecine, par exemple, prolifèrent les spécialistes de toutes les parties du corps. Des titres, des noms, voire des maux, accompagnent chacun dans sa spécialité, créant des besoins pour justifier l'emploi. Réduire ou enlever des morceaux de corps humain, les remplacer par d'autres afin de parfaire son fonctionnement, contrôler et maîtriser l'environnement humain, avoir du pouvoir sur la mort : autant d'efforts pour supporter le manque, l'absence. Ainsi s'actualise le geste sado-masochiste de démantèlement du corps humain. Voilà où l'agressivité est le plus manifeste. Alors que l'unité du corps n'existe plus, c'est, à peine voilée, la libido des états morcelés. Ce sujet est souvent dans un corps qui ne lui appartient pas. C'est le cas par exemple du travestisme et du transsexualisme, où la différence ne se dit plus.

Tout confirme aujourd'hui l'hypothèse d'un retour aux états morcelés d'un passé lointain. Un retour dans les bras de la mère protectrice qui comblerait tous nos désirs, sans menace extérieure qui viendrait enlever l'objet d'amour. L'autre éveille ce sentiment d'impuissance déjà combien de fois ressenti lors des nombreuses frustrations, et déclenche le mouvement d'agressivité. Dans ce monde, l'objet est toujours possible, le fictif devient réel. C'est contre cet état de fait que le mouvement féministe s'est élevé, alors qu'il est lui-même une conséquence du refus de l'Autre et du Manque puisqu'il émane de cette même culture dont les frustrations sont multiples, de même que les comportements dominants qui en découlent.

Le premier geste posé par la femme pour obtenir sa part du pouvoir aura été de rejeter le père pour lui enlever tout pouvoir contraignant qui maintenait

l'enfant dans un rapport d'exclusivité avec la mère. Mais en éliminant le père, elle donne, en fait, encore plus d'exclusivité à l'enfant, elle donne à un sujet désormais en symbiose avec elle la chance de devenir encore plus vulnérable, et d'exprimer ouvertement son agressivité lorsque l'exclusivité du rapport est menacée. Car l'enfant n'acceptera pas facilement qu'elle puisse se poser comme sujet, comme entité séparée, en tant que femme et non plus exclusivement en tant que mère. L'enfant menacé s'accroche alors aux états morcelés, aux moments de satisfaction les plus intenses, alors qu'aucune unité du corps n'a été amorcée. Cette sexualité n'a pas de sujet, elle n'a qu'un objet : le morcellement du corps.

Le discours féministe vient s'opposer fermement au discours dominant qui morcelle, celui qui s'est changé en pouvoir sur l'autre et qui avait pour but de conserver intacte l'ambiance maternelle depuis longtemps institutionnalisée. De toute évidence, la femme espère ainsi prendre une distance par rapport à son milieu, pour mieux apercevoir le lieu qui l'habite et déterminer l'espace qu'elle occupe. Toutefois, son geste crée une situation inattendue : celle de la mort de l'homme. Son action ne fait que rendre manifeste ce qui était latent puisque, dans sa tentative d'éloignement, lorsque la femme parle de l'homme, elle le décrit comme un enfant. S'agit-il d'une conséquence logique d'un changement radical du projet social ? Il n'en demeure pas moins que c'est ce qu'il est actuellement, se sentant grandement menacé par la parole d'une femme qui exige plus d'autonomie et qui, comme épouse, lui enlève dorénavant son pouvoir d'autorité, celui de la Demande et du Respect, et dévalorise sa fonction de père, menaçant de prendre sa place et d'occuper un espace autre que le sien. Ce qui contribue grandement à lui faire refuser le monde adulte et l'arbitraire de la Loi pour se faire lui-même Loi. Car l'enfant en lui n'accepte pas ce changement. Il se fait donc Loi pour répondre à l'absence de l'objet satisfaisant, afin de le rendre possible, au besoin par la force. Il ne lui reste qu'à actualiser ses fantasmes de destruction et de vengeance, soit qu'il retourne l'agressivité contre lui-même, soit qu'il la dirige vers l'autre. Il n'est donc pas surprenant de voir apparaître ce comportement dans une société qui a soif de pouvoir et où la fonction de père est une priorité.

Il semble donc y avoir une double difficulté. Premièrement, dans nos sociétés patriarcales, le rapport exclusif à la mère est encouragé. Nous savons que la mère est, pour l'enfant et le patriarche, l'objet d'amour privilégié. D'elle, dépend sa survie, et cela, dès le stade de la symbiose fœtale pendant laquelle elle le nourrit de son sang. Ce moment est réel, dans le sens plein du terme. C'est l'inconnu, malgré toutes les fictions inventées jusqu'à maintenant pour décrire le réel ambiant maternel. Aucune distance par rapport à la mère n'y existe. Par la suite, elle verra à protéger son enfant en maintenant un contrôle absolu sur son agir, jouissant de ce moment d'une façon exclusive en lui donnant les soins essentiels. Dans ce cas, la perte de la mère signifie pour l'enfant sa propre perte : voilà ce qui justifie grandement le choix pervers de l'adulte moderne.

Malheureusement, pour un tel sujet, la symbiose est un idéal difficile à maintenir à l'âge adulte. Car la mère a ses humeurs et ses propres besoins à satisfaire, pour éventuellement mourir, comme toute réalité humaine. C'est pourquoi le compromis patriarcal a été instauré. Il permet à l'enfant de mieux accepter (symboliquement) la séparation d'avec la mère, de mieux la supporter. Car le patriarcat représente un idéal à atteindre en tant que personne déjà séparée de la mère, il assure la séparation d'avec elle. C'est pour empêcher le retour à la mère que l'autorité patriarcale fait loi. Mais le patriarcat représente davantage qu'un retour impossible à la mère, il est la présence même qui confirme symboliquement l'absence de celle-ci. C'est donc pour rendre supportable cette absence que le système matriarcal (ou l'assemblée des femmes complices) a organisé, pour le bien-être de l'enfant, le système patriarcal dans le but de s'investir dans ses tâches de mère, sans toutefois réaliser que le système patriarcal l'empêcherait un jour d'échapper à son devoir de mère en la maintenant liée à un pacte qui l'empêche de faire connaître la *femme* en elle.

Car, et c'est la seconde difficulté, comment peut-elle dire la femme en elle sans menacer l'enfant d'une mort certaine de l'âme, si rien ne le protège ou ne l'éloigne d'une relation objectale essentiellement érotique : celle du choix pervers ? C'est pourquoi il faut poser la question : pour quel Sujet et par quel Sujet le discours s'organise-t-il dans le champ du langage ? Par quel événement dramatique le petit animal humain se pose-t-il comme Sujet, au sujet duquel il est possible de dire quelque chose, non pas seulement comme sujet unique et différent des autres, mais en même temps comme sujet identique à tous les autres, appartenant à une seule et même culture ? En d'autres termes, pouvons-nous comprendre un Sujet féminin tel que le propose le discours féministe en dehors de la culture dont il émerge ?

Rapport d'exclusivité entre l'enfant et la mère

Ce rapport à l'enfant n'est cependant qu'une possibilité parmi d'autres, dont cette autre forme de rapport aux parents qui concerne davantage la perversion. Il s'agit d'étudier plus à fond ce rapport d'exclusivité entretenu avec la mère depuis quelques décennies et qui, selon Dorothy Dinnerstein par exemple, est devenu dangereux et malsain.

À première vue, le rapport d'intimité avec la mère est très normal parce qu'il est primordial à l'enfant et ne nécessite pas qu'on l'interroge. Toutefois, on retrouve dans plusieurs tableaux cliniques la description d'une mère méchante qui n'aimait pas ses enfants ou manquait de temps pour donner de l'amour. En général, ou le sujet a des sentiments de rejet, ou il a l'impression d'être emprisonné, étouffé par cette relation dont les attentes sont trop exigeantes. C'est donc dire que, dans plusieurs cas cliniques, la mère occuperait une place importante, voire exagérée, pour ne pas dire envahissante pour le sujet. Ce qui laisse présumer certaines difficultés inhérentes à ce rapport, puisqu'on constate de plus en plus, surtout dans le traitement de la perversion

et des troubles du comportement sexuel, que ce rapport à la mère est devenu problématique dans nos sociétés modernes.

Les cas de perversion masculine présentent souvent une série de phénomènes à la fois interreliés et contradictoires. Pour certains, la mère est toute-puissante, infiniment bonne. Pour d'autres, la mère est autoritaire et virtuellement absente, ou elle manque de temps. En général, le père est absent et ne s'occupe pas de la famille, ou il boit, ou il travaille trop, de sorte qu'il n'est jamais à la maison. Le fils se voit donc dans l'obligation de remplacer ce père « incapable ». Que reste-t-il à l'enfant ? Une mère, parfois bonne, parfois méchante, une mère en général autoritaire, qui ne s'occupe pas de lui, puisque dans ce genre de rapport plutôt exclusif à la mère, l'enfant peut difficilement supporter les manques ou les absences. Du moins, c'est comme cela que, très souvent, le déviant sexuel la perçoit et la décrit. Or c'est cette image de la mère qu'il généralise à toutes les femmes : ou bien il entretient un rapport de dépendance affective, ou bien il refuse tout investissement et cherche à détruire l'objet d'amour. Dans la perversion, ces deux comportements sont liés.

Dorothy Dinnerstein, dans son livre *The Mermaid and the Minotaur*, parle abondamment de ce rapport malsain où la mère s'occupe entièrement et presque exclusivement des besoins de l'enfant, sans la participation active du partenaire masculin. L'organisation sociale, avec ses lois, fait en sorte que la femme n'a d'autre choix que de rester au foyer, et cet arrangement entre les deux sexes serait la cause de tous les maux, y inclus l'auto-destruction éventuelle de la race humaine. Pour Dinnerstein, l'engagement de la mère envers l'enfant se prolonge beaucoup trop longtemps, l'enfant ne la quittant à peu près pas. Or ce qui est dangereux pour lui, ce sont les sentiments divisés qu'il éprouve envers elle, à cause de la continuité entre elle et la nature puisque, dans son univers, elle est une représentation de la nature et du non-Moi.

En effet, la mère est à la fois corps pour la jouissance et la satisfaction, monde envahissant pour l'enfant, mais en même temps, corps comme interdit, comme non-Moi, comme entité séparée, en tant que « je » extérieur à soi. Le « je » de la mère est alors conservé de façon ambiguë dans la tête de l'enfant qui doit s'identifier à ce « je » symbiotique pour construire le sien. Un tel rapport à la mère le conduit à s'identifier davantage au père qui représente l'idéal de liberté, l'idéal d'un « je » extérieur à soi, indépendant, la mère représentant plutôt la somme des frustrations dont il faut s'éloigner, qu'on doit haïr, mépriser, soumettre. En somme, il faut que l'enfant réussisse à intégrer des sentiments d'ambivalence à l'égard de sa mère, des sentiments qui suscitent parfois la colère. Or, comment y parvenir si, comme dans la perversion, l'enfant n'accède jamais aux limites de son corps ?

Toujours selon Dinnerstein, tout le système des lois masculines (ou de l'arbitraire de la loi) fait en sorte que ce lien intime entre la mère et l'enfant persiste et dure toute la vie. L'homme se fait Loi pour maintenir le rapport à la mère permanent. Il a organisé le réel et fait en sorte que l'enfant naisse de plus en plus démuné au plan intellectuel et moteur, de plus en plus handicapé en

quelque sorte, dans une société qui évolue trop rapidement et qui exige de lui, pour qu'il s'adapte à ses systèmes de plus en plus compliqués, un effort intellectuel souvent au-delà de ses capacités. Cette situation politique résulte d'un effort pour contrôler le monde afin de mieux anticiper le réel, et elle implique la soumission de la mère aux tâches essentielles à la vie. Cela permet à l'homme de conserver l'objet d'amour le plus longtemps possible, et de demeurer l'enfant comblé qu'il a déjà été, satisfaisant ainsi grandement le désir pervers. Dans le cas de la petite fille, la mère, lui servant de modèle, participerait au projet social sans remettre en question l'édifice masculin, satisfaisant elle-même un besoin d'appartenance ou d'attachement symbiotique (ou lesbien) à la mère.

Aujourd'hui, cette forme de rapport aux parents restreinte à la mère est grandement problématique parce qu'elle empêche, d'une part, l'enfant de se séparer de sa mère et, d'autre part, la mère de se poser comme sujet féminin. C'est pourquoi je la qualifie de « *sein-biotique* ». Elle nous apparaît symbiotique après coup seulement, à partir du moment où la mère a manifesté un désir de femme, désir d'être reconnue comme unique et indépendante. Cette symbiose constitue le mal du siècle. Dans ce genre de rapport, l'enfant n'a pas les ressources pour s'engager seul dans la vie. Il est forcé de ne plus quitter la mère, avec qui il ne fait qu'un. La mère devient alors envahissante. Toute mère qui voudrait se poser en tant que femme, comme Sujet, dans un espace bien à elle, et comme entité séparée, deviendrait extrêmement menaçante pour l'enfant qui dépend d'elle pour sa survie. En outre, dans un lien symbiotique, il n'y a pas de Demande. Le seul moyen de conserver une mère qui voudrait se poser comme entité séparée serait dès lors la force. Car dans le cas d'un rapport symbiotique, la mère n'est plus impossible. Elle est toujours disponible, toujours présente. Dans le concret, cela pourrait peut-être se révéler une des sources de la violence faite aux femmes, le sujet pervers n'étant pas étranger à cette violence. Car, en fait, ce dont il essaie de se débarrasser, c'est du pouvoir féminin sur lui, le pouvoir dont il était dépendant avant même d'être en mesure de juger lui-même.

Les rapports structurants

Les rapports structurants, ceux d'un tiers, donnent la possibilité à l'enfant d'échapper à la mère. Dans notre culture, ce qui vient mettre une limite à la jouissance entière et totale de l'enfant pour la mère, c'est le père. Le père est là en tant que *signifiant* cette perte. Il offre à l'enfant un espace bien à lui pour représenter cette perte de jouissance. Cet *Autre* espace est *symbolique*. L'enfant fait ainsi son entrée dans le langage. Et la première parole qui vient confirmer cette perte à l'enfant est la détermination de son sexe.

La différence des sexes n'intervient pas dans l'étape préœdipiale de la maturation, où se complait l'enfant dont on dit que l'activité est perverse. Elle apparaît après coup, avec le symbolisme qui vient confirmer la différence des sexes. Pour ces derniers, dans notre culture, le processus est le même : ils

acquièrent très tôt le langage, et de la même manière. Ce qui toutefois les distingue est symbolique. Car l'appartenance à un sexe symbolise une perte, celle de l'autre sexe, elle symbolise la perte de jouissance. En vous déterminant comme homme ou femme, la culture (ou le langage) fait de votre corps un manque impossible à satisfaire totalement et immédiatement, puisque l'autre sexe est extérieur à vous.

C'est ainsi que le symbolique détermine le champ du désir, en lui créant un espace. Mais ce qui détermine le sujet dans le champ de son désir, c'est le signifiant ou le père. Le signifiant arrête la jouissance, pose les limites du sujet. S'il s'agit d'un signifiant, c'est parce que cette perte (ou cet inter-dit : les limites du sujet) oblige l'enfant à passer par la parole pour obtenir l'objet de satisfaction. Elle signifie son entrée dans le langage, dans le symbolique. D'où l'idée que c'est le langage finalement qui impose cette limite au corps, limite du Moi. La parole vient donc se substituer au manque comme représentant du discours. Elle instaure le désir, dans une parole que le père offre à l'enfant à la place de l'objet manquant. C'est pourquoi il est la première métaphore (métaphore phallique ou imago du père) qui ouvrira la porte à tous les autres signifiants du langage pour assurer le manque et instaurer symboliquement le désir.

Ce nouveau lien avec le père est très significatif pour l'enfant, étant donné que la mère demeure toujours essentielle à la vie. C'est pourquoi le signifiant qu'il impose à l'enfant est ce qui lie les gens entre eux. Le passage de l'imaginaire au symbolique en Occident est ce glissement de l'autorité maternelle à l'autorité paternelle, passage nous délivrant du lien exclusivement maternel ou du monde effrayant et dangereux, tel que le décrit le déviant sexuel qui veut être libéré de son mal et intégrer le monde des adultes et de la différence. Car, paradoxalement, nous sommes libres devant les multiples choix offerts par la société, en acceptant inconditionnellement une forme d'autorité, ce qui instaure le respect dans l'ordre social, impose une limite à notre corps et nous fait connaître une certaine résistance au contact de l'autre. Sans quoi nous restons asservis à notre corps, sans résistance, esclaves, dominés par le monde pulsionnel.

C'est pendant la période d'impuissance motrice de l'enfant que le père apparaît dans le décor comme *signifiant* la limite, l'aidant ainsi à assumer une perte, un manque. Il est une *présence* symbolique (déjà nous sommes dans le langage) qui représente (accès à la re-présentation) une *absence*, ou plutôt qui vient confirmer l'absence de la mère. Il est menaçant non pas en tant que présence formelle (cette présence est plutôt rassurante), mais parce qu'il rappelle une perte : celle de la mère. « La mère n'est pas pour toi, elle est pour moi ! », dit-il à l'enfant dans son comportement avec la mère. Ce tiers vient mettre fin au rêve de l'enfant de posséder l'exclusivité de la mère. La présence du père s'impose donc comme premier signifiant et empêche l'accès direct à la mère, à la satisfaction immédiate et totale, et à la jouissance absolue. Mais il donne en outre à l'enfant un outil indispensable pour sa survie : le langage. Car la

séparation d'avec la mère est une menace de mort, une mort que l'enfant arrive à contrôler par le seul fait du langage.

Une société patriarcale s'organise par alliance. Dans le concret, la présence du père est signifiée à l'enfant par la parole de la mère. Pour être père légitime, et reconnu comme tel, il doit être dit à l'enfant par la mère. Le Nom du Père est ainsi donné à l'enfant pour signifier une perte : celle de la mère et de la jouissance totale. Voilà donc pourquoi il a pour fonction symbolique d'enlever la mère à l'enfant et de préparer l'enfant à un devenir plus autonome pour qu'il puisse faire son unité en dehors d'elle. Or, cela n'est possible que par la présence du père signifiée à l'enfant. Sinon, l'enfant maintiendra un lien symbiotique à la mère, il conservera un mode d'actualisation pervers, refuge idéal pour fuir l'angoisse du réel. Car le seul sujet qui a besoin d'un tel lien est le sujet pervers, qui se fait Loi pour éviter l'arbitraire de la Loi et la menace du père. Il s'offre lui-même à la mère à la place du manque que le père instaure par le symbolique. En se faisant le phallus, en prenant la place d'un père inadéquat et « incapable » (ce qui ressort souvent du discours féministe), c'est-à-dire en se faisant l'objet du manque à combler, ou encore en érotisant le symbolique, il comble lui-même le manque et empêche ainsi la séparation d'avec la mère. Ayant bien aperçu la menace du père, celle de perdre l'objet d'amour privilégié, il l'a contournée en se faisant symboliquement l'objet du manque. Il vient ainsi combler le Désir dans le champ de l'Autre. Il se fait Autre, convaincu qu'il est l'objet du Désir de l'Autre.

Par conséquent, la détermination du sujet pervers est essentiellement due à une peur exagérée de perdre l'objet d'amour, ce qui rend permanent le rapport d'intimité vécu par l'enfant à l'égard d'un seul et unique parent : la mère. Par la suite, la mère (complice) et le père (artisan) n'offrent plus à l'enfant la chance de se détacher du lien maternel pour ne plus jouir de la mère, qui maintient et encourage la dépendance du petit animal humain à cause de la domination masculine qui l'a elle-même soumise. C'est pourquoi, dans une société patriarcale où l'homme s'est fait loi, le devoir de mère ne s'arrête pas à nourrir le rejeton humain. Pour soutenir le patriarce, la mère doit également être disponible chaque fois que le besoin se fait sentir. Elle doit voir à satisfaire tous les besoins pressants de l'enfant, c'est-à-dire combler tous les manques. Ce que je qualifie d'apport féminin, c'est précisément ce rapport d'assujettissement que dénonce l'intervention féministe en espérant offrir d'autres possibilités de discours à la place du manque. Cette intervention est non seulement une conséquence directe du discours pervers à cause de l'assujettissement de la femme dans le scénario pervers, mais elle est nécessaire afin de permettre une re-structuration des rapports humains dans le respect et le partage.

Le sujet esthétique

Le discours féministe comprend deux niveaux simultanés de discours sur l'homme. L'un, *agressif*, est celui d'une libido qui cherche à connaître, comprendre, établir des différences et des similitudes entre les sexes, apprécier,

rejeter, nier, ou maîtriser tout ce qu'il y a d'homme dans l'homme. L'autre, *politique*, revendique une nouvelle forme de partage permettant à la femme d'occuper un espace symbolique et culturel bien à elle. Cependant, cette amorce d'espace symbolique est, nous le verrons, celle d'un sujet davantage esthétique, plus spontané, sur lequel la femme espère construire quelque chose d'inédit, comme lorsque nous regardons un tableau ou une pièce de théâtre et que les mots ne nous viennent pas immédiatement.

Cette ambition féminine est légitime. Toutefois, il ne faudrait pas que ce dit de femme, créant un espace féminin pour le désir de femme, néglige les moyens que l'homme utilise pour fuir l'angoisse d'une séparation possible, empêchant toute fusion réelle. En effet, pour l'homme moderne, le réel n'est pas impossible. Et c'est là son erreur. Il utilisera la force, surtout s'il est menacé par un espace autre pour le Désir qui ne se dit pas et qui lui est tout à fait inaccessible et qui, par surcroît, neutralise son effort de fusion infantile. Or, pendant cette période de transition entre un choix matriarcal ou patriarcal, j'entends le discours féministe comme un pronostic défavorable, du moins temporairement, à l'avènement d'un nouveau pacte entre les sexes ou même à un dépassement possible des sexes. Il ne faut pas minimiser les conséquences de ce discours qui vient en quelque sorte neutraliser le projet social actuel. Car, dans les faits, l'homme voit ses plans contrariés par l'arrivée massive de la femme sur le marché du travail dont il s'était réservé l'exclusivité. La femme participe maintenant au projet social en s'imposant, en occupant une place et en se créant un espace bien à elle. Ce qui, encore une fois, est légitime. Mais quelles sont les conséquences de ce phénomène pour la survie et le bien-être de l'espèce, qui a commencé avec le mouvement féministe mais qui n'est pas nouveau dans l'histoire de l'humanité ? En d'autres mots, comment seront gérés les rapports humains dans un climat social de plus en plus compétitif, dans lequel le tiers est absent, voire exclu complètement ?

La femme, exclue depuis trop longtemps, et pour les bénéfices de l'homme, par le signifiant, s'impose au système politique phallogentrique en excluant, dans un premier temps, le père : le Nom du Père. En s'y opposant et en n'introduisant plus ce tiers, elle laisse l'enfant sans limite pour contenir son monde intérieur et pulsionnel, sans défenses. Il n'accède pas à l'unité de son corps pour affronter le monde pulsionnel, pour se créer un espace bien à lui afin de gérer ses émotions. Dans un deuxième temps, le discours féministe introduit dans notre système politique une nouvelle forme de pensée pour contrer le signifiant et ouvrir ce système. Il crée ainsi un écart, faisant une place au sujet féminin, ouvrant la porte au sujet esthétique. Comme le dit si bien Danielle Bergeron, « le féminisme a projeté l'insu d'un savoir intuitif d'une transformation des pulsions pour un nouvel espace féminin sur l'avant-scène de l'histoire sociale pour en organiser la mise en scène politique, dans une prise de parole exprimant les ambitions et les rêves des femmes pour une société nouvelle. Le mouvement des femmes a redonné à celles-ci les moyens d'une réappropriation de leurs corps, non pas en tant qu'entité biologique

limitée à la reproduction, mais comme lieu du sujet du désir ». Un peu plus loin, elle ajoute : « A ce hors-sens habitant le corps féminin qui vient comme jouissance, qui déborde les limites du sexuel et qui n'est pas réductible au discours usuel, le féminin offre une voie de symbolisation, un mode esthétique de présentation. » (Bergeron, 1990, p. 161-162).

Contrairement au symbolisme actuel, lorsque la femme se pose comme sujet, elle le fait comme sujet esthétique. Elle prépare la venue d'un nouveau symbolisme. En poussant ce raisonnement à l'extrême, nous pouvons dire qu'elle se pose d'une façon plus immédiate, et non plus médiatisée. Elle veut éviter le tiers qui l'empêche de s'émanciper, puisqu'il est menaçant autant pour elle que pour lui-même. Ce que la femme fait en réalité, c'est qu'elle s'*oppose* d'une façon plus spontanée, dans un élan de créativité, à la rigueur du symbolisme actuel. Elle bouscule ainsi tout le discours préétabli sur le monde, éliminant ce qui pouvait être anticipé et rassurant. Elle ouvre de nouveaux horizons, ceux d'un réel angoissant que l'homme avait réussi à contrôler. L'exemple de l'époux enragé qui tue sa femme et ses enfants, et qui s'enlève lui-même la vie après son crime, semble découler directement de cette perte de contrôle. D'où la question suivante : tout discours, toute tentative pour se rapprocher de l'être esthétique afin de renouer avec le symbolisme sont-ils possibles sans que les rapports entre les hommes et les femmes ne se détériorent davantage ?

Le succès de cette entreprise n'est pas envisageable à court terme, mais néanmoins nécessaire pour la survie de l'espèce. Et c'est en cela que l'apport féministe est important. Il faut introduire un nouveau tiers. Car dans l'hypothèse où la femme se poserait d'une façon plus spontanée, sans la présence d'un tiers s'interposant entre l'enfant et cette présence de femme, beaucoup trop rapprochée dans le rapport que l'enfant entretient actuellement avec elle, *comment dire quelque chose sur ce sujet femme ?* Comment l'enfant peut-il prendre une distance par rapport à la mère pour parler d'elle ? Or, s'il n'y a pas moyen de décrire ce changement ni de le concevoir, ni de faire sa propre unité en s'éloignant du corps maternel, tout le système politique et social s'écroulera devant un réel inconnaissable ou inaccessible. Et chacun fera sa propre loi, comme dans la perversion, et la violence deviendra encore plus généralisée.

Cependant, il n'y a pas de changements sans heurts. Je pense l'avoir mis en évidence en faisant le rapprochement avec les perversions et la sexualité morcelante d'un tel sujet qui, devant le débordement de sa sexualité, tel un drogué avide de sensations fortes, perd le contact avec la réalité. Aussi, en attendant que l'orage passe, je souscris à l'idée de la créativité d'un nouveau symbolisme, et je persiste à croire que pour réussir à penser autrement, il faut laisser parler la femme, se laisser entraîner dans ce monde nouveau pour lequel on aura besoin d'un symbolisme renouvelé afin de renouer avec le désir d'être et de retrouver le goût de vivre. En attendant ce jour, d'autres hommes (sans doute des hommes nouveaux) qui, eux, savent faire « jazer » la nature, trouveront peut-être eux-mêmes une solution à la violence faite aux femmes.

Références

- Bergeron, Danielle, « Le féminin, un espace autre pour le désir », *Santé mentale au Québec*, 1990, XV, 1, 145-164.
- Dinnerstein, Dorothy, *The Mermaid and the Minotaur. Sexual Arrangements and Human Malaise*, Harper & Row, New-York, Hagerstown, San Francisco, London, 1976.
- Fernandez-Desjardins, Anita, Légaré, Gilles et Paquette, Renée, « Un espace à construire pour le désir... », *Santé mentale au Québec*, 1990, XV, 2, p. 149-156.
- Gilligan, Carol, *In a Different Voice. Psychological Theory and Women's Development*, Harvard University Press, Cambridge and London, 1982.
- Lacan, Jacques, *Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, (1953-1954)*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Éditions du Seuil, Paris, 1975.
- Lacan, Jacques, *Le séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la pratique de la psychanalyse*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Éditions du Seuil, Paris, 1978.
- Lacan, Jacques, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
- Mitscherlich, A., *Vers la société sans pères. Essai de psychologie sociale*, Gallimard, Paris, 1963.
- Socarides, Charles W., *The Preœdipal Origin and Psychoanalytic Therapy of Sexual Perversions*, International Universities Press, Madison, 1988.
- Weil, Simone, *Premiers écrits Philosophiques*, dans *Œuvres Complètes*, édition publiée sous la direction d'André A. Devaux et de Florence de Lussy, Éditions Gallimard, 1988.